

garantir contre les rigueurs de la température, car leur sang méridional n'avait pas encore pu s'acclimater à ces hautes latitudes et se glaçait dans leurs veines.

L'horizon n'était pas grand, ni les instants bien variés, dans l'étroite prison où ils étaient ballottés, et l'aiguille de la petite horloge marine suspendue à l'une des parois de la chambre ne marchait guère vite à leur gré; tout le long du jour ils n'avaient qu'à écouter sonner les heures et à suivre son pas de tortue autour du cadran.

Ceux qui ont l'expérience de la navigation en goélette, connaissent les charmes que l'on éprouve au fond d'une *cabine*, par un temps de froid ou de pluie, lorsqu'on n'a d'autre occupation que de se préserver des contre-coups des vagues qui se renvoient l'une à l'autre la pauvre maison flottante, comme un bouchon de liège ou comme une coque de noix.

Toutefois nos *raiders* en prenaient gaiement leur parti et s'ingéniaient à tuer le temps le mieux possible, avec toute la bonne humeur et l'insouciance de leurs vingt ans. Quand ils étaient à bout de conversation, ils tiraient leurs éternelles cartes et bataillaient à coup de *pique* avec autant de passion qu'avec le sabre. A voir l'ardeur qu'ils déployaient à viser leur adversaire au cœur et à l'étendre sur le *carreau*, à coups d'*atout*, aussi bien qu'à coups de revolvers, il était facile de reconnaître des soldats exercés à tous les genres d'escarmouche. De temps en temps, le capitaine descendait faire la partie avec eux et les égayait par quelques-unes de ses *facéties*.

Il ne pouvait cependant que rarement se donner cette distraction; car son poste était au gouvernail: ses deux matelots n'étant que des novices qui connaissaient à peine les côtes et les endroits dangereux; le troisième, seul, avait quelques connaissances nautiques. Aucun d'eux n'avait l'expérience de la navigation d'hiver.

Tétu ne l'avait pas non plus, mais le Saint-Laurent ne semblait avoir aucun secret pour lui. Habitué de longue main à braver tous les dangers, il en avait pour ainsi dire l'intuition et possédait le talent de s'instruire lui-même.

Dès les premières heures du départ, la glace avait commencé à retarder la marche de la goélette qui était de petite dimension et loin d'être assez solidement construite pour affronter les glaces sans danger.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'elle parvint à se frayer une route jusqu'aux Petits Escoumins. Là, nouveau contre-temps; la brise tourna à l'est, accompagnée d'une neige épaisse qui bientôt couvrit le pont d'un tapis dangereux et glissant. Elle finit par tomber en si grande abondance que le capitaine en était à se demander s'il n'allait pas être obligé de chausser ses raquettes, avec ses matelots, pour faire la manœuvre.

Force fut donc de jeter l'ancre à l'Anse-aux-Basques et d'y attendre le retour d'une éclaircie et d'un vent plus favorable.

Tout en jouant aux cartes, les confédérés ne tardèrent pas à s'apercevoir que le bateau ne marchait plus. D'ailleurs, il leur fallait sortir de temps à autre pour mettre le nez sur le pont, afin de ne pas être suffoqués derrière cette cloison à peine aérée.

Equipage et passagers purent se convaincre, dès les premiers jours, que si la navigation sur le Saint-Laurent est possible au milieu de l'hiver, comme certains optimistes veulent le faire croire, elle est tout à fait dépourvue de charmes.

Le lendemain, le temps étant devenu meilleur, on se mit en frais d'appareiller, mais, chose inexplicable, l'écoute de la grande voile avait été coupée net, comme avec un couteau. Grande fut la surprise, et plus grandes les imprécations des matelots qui commençaient à soupçonner quelque mauvais sort.

Sans s'occuper de leurs superstitions, David ordonna à ses hommes de bord de détacher l'amarre et de la descendre dans la chambre pour la faire sécher et l'épisser.

On put enfin mettre à la voile, et grâce à l'habile direction du capitaine, qui savait aussi bien profiter du vent que des courants, on put se rendre aux *Cawees*, petites îles situées en bas de la *Pointe-des-Monts*. Une nouvelle tempête de neige y attendait les navigateurs. Poussée par un vent de rage, cette neige avait fini par être insupportable et il devenait de plus en plus difficile de demeurer sur le pont de la goélette.

L'ouragan sifflait, avec un bruit sinistre, dans les cordages et menaçait de tout rompre. Cependant la mer était calme, mais c'était un calme de mauvais augure pour David Tétu qui, avec son flair de marin, en comprenait la cause et en voyait venir le danger. Il ne cacha pas à ses compagnons de voyage qui ne pouvaient s'expliquer cette tranquillité des eaux en présence de l'ouragan, qu'elle ne pouvait être causée que par le voisinage d'une banquise de glace dont l'étendue empêchait les vagues de se former.

Toujours sur le qui-vive, le vaillant capitaine s'efforçait inutilement de percer du regard la blanche obscurité qui enveloppait la goélette.

La tempête et la neige durèrent sans relâche pendant une journée et une nuit.

A chaque instant, on pouvait craindre d'aller se briser sur les flancs de la banquise.

Il fallait un homme comme David Tétu pour que les matelots, toujours prêts à abandonner la manœuvre, ne perdissent pas tout à fait courage. Toujours calme, toujours confiant, dans les moments critiques, il savait communiquer aux autres quelque chose de son sang-froid et de son énergie.

Les plans ne lui manquaient pas pour sortir de cette impasse, et il n'attendait qu'une éclaircie pour les mettre à exécution.

Dans l'intervalle, il s'efforçait de dissiper la tristesse de ses amis en leur racontant les voyages plus dangereux encore qu'il avait faits ou qu'il avait l'intention de faire, ou bien il leur parlait de ses chasses, et surtout des rêts incomparables qu'il avait inventés ou qu'il se proposait d'inventer, pour prendre tous les saumons et tous les marsouins du fleuve.

Ces intéressants propos faisaient luire quelques rayons de joie dans l'âme des jeunes confédérés, mais ne faisaient pas luire ceux du soleil, qui auraient pu fondre cette neige intempesive et la glace dont les voiles et les cordages étaient enveloppés.

### XXXI

Le 7 avril au midi, le temps étant devenu moins mauvais, on décida d'appareiller.

—Malédiction! s'écrie l'un des matelots, l'écoute est encore coupée au même endroit. Il y a quelque chose qui va mal et si ça continue, j'aurai bien vite abandonné le service.

La situation se compliquait. Un des hommes de l'équipage accusait les passagers d'être les auteurs de ce mauvais coup. Ils ont peur, disait-il, de périr dans les glaces et ils veulent nous empêcher d'avancer.

Mais l'autre matelot avait son idée. Superstitieux en diable, il croyait aux lutins, aux loups-garous et surtout aux sorts; il était convaincu qu'il y avait à bord, avec eux, soit l'un, soit l'autre de ces dangereux passagers.

David calma de son mieux les colères de l'un et les craintes de l'autre; mais, tout en faisant réparer de nouveau l'amarre, il se promit bien de trouver tôt ou tard la clef de ce mystère.

La goélette était encore dans les parages des *Cawees*, lorsqu'on se vit en face d'une immense banquise, qui barrait le passage.

Après l'avoir cotoyée pendant quelque temps, Tétu aperçut, du côté du nord, un chenal à travers lequel il lança sa goélette. Ce passage pouvait avoir une dizaine d'arpents de largeur entre la glace et la terre ferme. Il était impossible de juger jusqu'à quelle distance il pouvait être libre.

On atteignit successivement les *Sept-Iles*, *Moisie*, et enfin le *Petit-Hàvre*, à dix milles plus bas, où il fallut s'arrêter: le chenal se trouvant fermé.

Comme il était évident qu'on serait obligé d'y faire escale, pendant plusieurs jours, le capitaine et les passagers prirent le parti de descendre à terre, laissant les deux matelots à la garde de la goélette.

Ce contre-temps fut cependant une diversion pour les passagers, fatigués d'une longue traversée et qui se trouvaient tout heureux de fouler la terre ferme.

Tétu avait un ami au *Petit-Hàvre*: personne n'en sera étonné. C'était le père *Chisholm*, vieux pêcheur et trappeur du golfe.

Écossais de naissance, il était venu très jeune au pays où, dès son arrivée, il avait été engagé en qualité d'agent de la Compagnie du Nord-Ouest. Plus tard, cette société ayant été amalgamée à la Compagnie de la Baie d'Hudson, le jeune *Chisholm* fut mis à la tête du poste des *Sept-Iles*, puis de celui de *Mingan*.

De là, tous les ans, il traversait à l'île d'Anticosti pour y faire la chasse à l'ours et aux loups-marins.

Pendant son séjour à *Mingan*, il épousa une sauvage, ce qui indisposa les directeurs de la Société dont il cessa dès lors de faire partie.

En quittant *Mingan*, le père *Chisholm* vint se fixer au *Petit-Hàvre*, où, depuis bien des années, il y menait la vie de trappeur et de pêcheur, vivant du produit de ses courses.

A l'époque où David vivait habituellement dans ces parages, il eut, pendant six ans, pour associé, le père *Chisholm*. Tous deux avaient des magasins à *Moisie* et au *Petit-Hàvre*, et ils gardaient à leur service vingt-huit familles de *Naskapis*.

Quoique *M. Chisholm* fut protestant, il travaillait, avec son associé, à la conversion au catholicisme des familles sauvages.

En 1860, ils firent baptiser vingt-et-un adultes, par le Père *Arnaud*, un des plus zélés missionnaires de ces régions, et un ami intime de David Tétu, avec lequel il correspond encore.

Si jamais vous rencontrez le Père *Arnaud*, qui dessert maintenant la mission de *Betsiamites*, et qui, une ou deux fois par année, fait la montée du fleuve à Québec, demandez-lui en combien de voyages David l'a accompagné, combien de fois il l'a transporté d'un lieu à un autre, en berge ou en canot, avec quelle fidélité et quelle obligeance il l'a servi dans ses courses, quel excellent auxiliaire il a souvent été pour lui. Vous saurez alors pourquoi tous deux correspondent et quels liens intimes les unissent.

Comme la plupart des sauvages qui descendent des terres pour venir habiter au bord du fleuve, les vingt-huit familles qu'avait baptisées le Père *Arnaud* moururent toutes de consommation, sur les bords de la rivière *Moisie*.

Le père *Chisholm* était un homme d'une rare probité et d'une droiture d'âme peu ordinaire. Froid comme un *Ecosais*, il était réservé dans ses paroles, se livrait peu, mais une fois qu'il avait donné sa confiance ou son amitié, il ne la retirait plus. Sa charité n'avait pas de bornes, et allait, comme celle de David, jusqu'à la prodigalité. Ces points de ressemblance, dans leur caractère, avaient été pour une large part dans leur intimité.

*M. Chisholm* prenait un soin extrême de l'éducation religieuse de ses six enfants, trois garçons et trois filles qui, tous, étaient de fervents catholiques, comme leur mère.

L'une des filles de madame *Chisholm*, qui répondait au nom d'*Eliza*, était une vraie sainte, très éclairée et très avancée dans la pratique des conseils évangéliques. Cette charmante enfant avait un goût prononcé pour la musique et s'accompagnait agréablement sur l'accordéon.

(La fin au prochain numéro)

### LES SECRETS DU SUCCÈS

Qui veut réussir ne doit s'effrayer de rien. Qu'il persévère, qu'il soit déterminé de réussir, il trouvera de l'aide, elle lui viendra au moment où il s'y attendra le moins. Nos efforts peuvent être infructueux, nous pouvons être presque désespérés, mais la Providence viendra à notre secours et nous rendra l'espérance.

Un autre moyen d'assurer notre succès, c'est de savoir apprécier la valeur du temps. *Samuel Johnson* a dit: "Celui qui veut, dans l'avenir, se rappeler avec satisfaction ses années passées, doit d'abord apprendre ce que vaut le moment présent, et ne jamais permettre qu'une parcelle de son temps lui échappe."

Un savant gentilhomme qui s'était rendu à une gare de chemin de fer, apprenant qu'il lui faudrait attendre dix minutes le départ du convoi, s'écria: "Voilà dix minutes perdues pour toujours!"

Voilà un des plus grands secrets, pour ne pas dire, le secret du succès. Le temps n'arrête pour personne, il n'attend personne; c'est pourquoi il faut mettre chaque instant à profit. Souvent, vous entendrez dire: "Je ferai ceci, ou cela, quand j'aurai le temps;" mais le temps ne leur viendra jamais, à moins qu'ils ne le veuillent trouver: car les hommes trouvent toujours des excuses pour leur négligence quand l'intérêt ou la nécessité ne les forcent pas d'agir.

Il y a aussi des hommes qui commencent la vie avec toutes les chances de réussir, ils ont des amis capables et dévoués, tous les avantages possibles semblent leur être prodigués, et cependant ils ne feront aucun progrès; et même, plus souvent encore, ils perdent tout ce qu'ils ont, ils sont réduits à implorer la charité publique, poussés, diront-ils, par leur mauvais destinée. Et cela sans qu'on puisse voir en quoi ils ont eu tort. On ne peut les accuser, ni d'avoir négligé leurs affaires, ni d'avoir vécu avec trop de faste et d'extravagance. Au premier abord ceci peut paraître incompréhensible; mais y réfléchissant on s'aperçoit qu'ils n'ont pas su profiter des faveurs de la fortune, qu'ils n'ont pas su apprécier la valeur du temps, mais qu'ils se sont bercés avec une confiance facile et fatale que tout finirait bien.

Un autre élément de succès est la confiance en soi-même; car si nous ne l'avons pas, comment pourrions-nous l'inspirer aux autres. Un homme peut être doué de tout ce qu'il faut pour réussir, et ne parvenir à rien, faute de confiance en lui-même, si la timidité le fait rester en arrière quand il devrait se faire voir et se faire entendre. Celui qui agit ainsi perdra de plus en plus confiance en lui-même, et il ne réussira jamais.

Pour réussir il faut encore qu'un homme sache se choisir une bonne épouse. *Lord Burleigh*, dans ses avis à son fils, lui disait: "Choisissez avec la plus grande circonspection celle qui devra être votre femme, car c'est d'elle que vous viendra le bonheur ou le malheur: cette action de la vie peut se comparer à un stratagème de guerre, un homme ne se trompe qu'une fois, c'est pour toujours. Infermez-vous soigneusement de son caractère, de ce qu'étaient ses parents dans leur jeunesse, ne prenez pas une sottise, car elle sera votre honte, et vous verrez, par votre triste expérience, que l'on se dégoûte vite d'une étourdie."

On a dit avec raison que les hommes sont ce que les femmes les font. Quoiqu'un homme ne doive pas être soumis à sa femme dans le sens servile du mot, elle aura de l'influence sur lui, d'une manière ou d'une autre; et, heureux vraiment celui qui trouve en sa femme l'aide dont il a besoin, la compagne aimante et soigneuse, pleine de sympathie, toujours prête à l'encourager, désireuse de chasser les nuages de son front et les inquiétudes de son cœur.

Qu'elle est grande la mission des femmes!

(Chamber's Journal.)